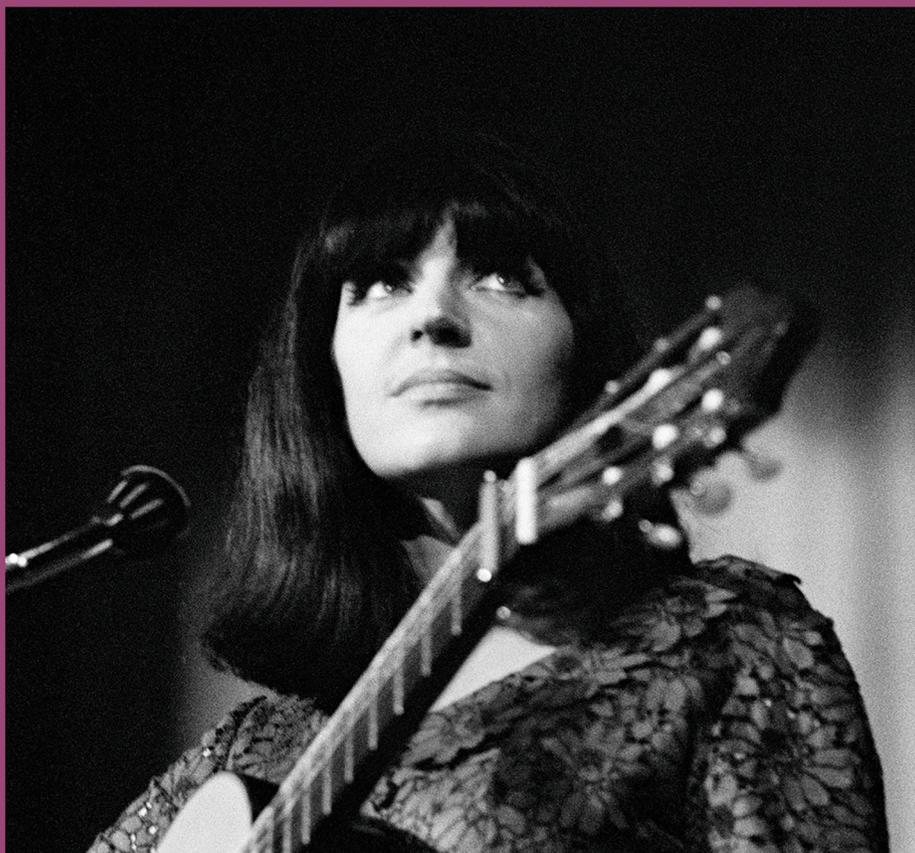


VÉRONIQUE  
MORTAIGNE  
ANNE SYLVESTRE  
UNE VIE EN VRAI



ÉQUATEURS



ANNE SYLVESTRE

Une vie en vrai

## De la même auteure

*Double Je*, Éditions des Équateurs, 2018.

*Cesaria Evora, la voix du Cap-Vert*, Babel, 2014.

*Manu Chao, un nomade contemporain*, Don Quichotte, 2012.

*Johnny Hallyday, le roi caché*, Don Quichotte, 2009.

*Loin du Brésil, Claude Lévi-Strauss*, Chandeigne, 2005.

*Musiques du Maghreb*, Chêne, 2002.

*Le fado, Le chant de l'âme*, Chêne, 1998.

Véronique Mortaigne

# ANNE SYLVESTRE

Une vie en vrai

ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-3828-4300-0.

Dépôt légal : avril 2022.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

À Luana, Morena, Thomas,  
mes complices de yaourt à tout.



C'est vrai qu'on dit c'est beau la vie comme dans les livres  
On rêve de la vivre aussi comme c'est écrit  
Mais c'est déjà bien assez compliqué de vivre  
On écrit son petit chapitre et ça suffit...

Anne Sylvestre, « Dans la vie en vrai », 1981.



## Le phrasé du rire

Anne Sylvestre passait pour rabat-joie, parce qu'elle n'était pas d'accord. Par principe. Ce « non » frontal imposé à la pensée commune, aux punaises de bénitier, aux gros baraqués, aux bourrés de certitudes, aux (fausses) blondes, aux légitimes, l'a emmenée vers le large. Dans ce parcours en zigzag, Anne Sylvestre donnait des spectacles en forme de montagnes russes, avec pommes d'amour, barbes à papa, larmes et cruautés. Et son public, fervent, vivait à travers elle des chagrins, des révoltes, mais s'abandonnait aussi à des accès de rire incompressibles quand elle mimait le maquillage du deuxième œil, calvaire féminin s'il en est, ou disait son aversion pour la « Lettre à Élise » du « bon Ludwig », répétée à l'envi par une voisine qu'elle avait envie d'étrangler, et avec elle toutes les Élise.

Autrice de plus de quatre cents chansons à la poésie si classiquement française, elle joua le contre-emploi. Artiste majeure de la chanson française, elle a rempli des salles et détesté les foules, elle a été chantée

à tue-tête, et elle a forgé la conscience démocratique de trois générations d'enfants français. Pour elle, l'humanité s'incarnait en chacun : Jules, Simone, Charlotte, Pierre-Jean, Clémence, Honoré, Xavier... Et puis Richard, son arrière-arrière-grand-père, chef de gare boiteux qui adorait les bateaux.

Anne Sylvestre maniait le comique comme pas deux, comme dans l'album *Les Arbres verts*, publié après *Au bord de La Fontaine*, descente initiatique et drolatique dans l'univers de Jean de La Fontaine. En 1998, sexagénaire déjà, la chanteuse de fond a quarante ans de carrière dans les mollets, et a acquis de la hauteur de vue. Et voilà qu'elle fustige et se raille, et on se marre : « La Reine du créneau » (hymne féministe), « Les Grandes Balades » (anti-promenades champêtres), « D'accord » (apologie des femmes mûres)... Honnête, trop honnête, elle avait aussi la dent dure envers elle-même. Elle ne s'épargnait guère, parfois râleuse, parfois hilare.

C'est de cet exercice de haut vol qu'est née la chanson « Ell' f'sait la gueule » : « *Quand ell' naquit c'était déjà / Un bébé qui n'rigolait pas / Et quand les autres nourrissons / Poussaient toutes sortes de sons / Elle elle fronçait les sourcils / Et plissant d'un air indécis / Son nez légué par un aïeul / Ell' f'sait la gueule.* » C'était tout elle.

Au fil des années, Anne Sylvestre s'est dégagée de ses schémas, des portraits de cathédrale, du Moyen Âge, de cette France paysanne paradoxale qui l'a construite et a créé son style. Elle est parvenue à cerner de mieux en mieux l'éphémère, les passages du

temps, des êtres. Anne ne ressassait jamais. Elle se moquait, elle mimait, ronchonait et éclatait de rire. Parfois, elle était de mauvais poil, envoyait promener les imprécis, les rabâcheurs.

De l'autre côté du poste de radio, on a eu envie de lui dire de mettre de l'eau dans son vin, d'arrêter de maugréer quand on lui parlait des *Fabulettes*, de cesser d'agresser Laure Adler qui avait eu le malheur de programmer dans son « Heure bleue », sur France Inter, l'une de ses chansons favorites, « Les gens qui doutent ». Au dernier accord de guitare : « Vous êtes là, Anne Sylvestre, dans ce studio, altière, resplendissante, avec une crinière rousse, jeune comme jamais... et pendant que nous écoutons la chanson, vous êtes là, pfff, pfff, pfff, pfff! Vous ne vous aimez pas? » Si, répond l'artiste. « Heureusement, mais le drame avec les chansons... »

On devine Anne qui bouillonne : « Encore cette chanson, mais pourquoi? Qu'est-ce qu'ils ont tous avec ça? Et puis je la chante mal, c'est un premier jet, c'est quand même pas la meilleure », etc., etc., etc. Avant de finir par raconter comment, un jour, un pompier de service était venu la remercier en coulisse les larmes aux yeux, et de conclure avec mauvaise foi : « Je ne savais pas qu'il y avait tant de gens qui doutaient. »

Anne Sylvestre était un anti-modèle, et elle le savait – elle en avait d'ailleurs fait une chanson : « *Trop tard / Pour être une star / J'ai le sourire difficile / Et la séduction qui dérape* », les plumes dans la tête, les paillettes pour habiter le cœur. L'artiste engage très tôt une entreprise

de démolition du regard phallocrate porté sur les femmes, celles qui chantent (le physique, la mise en scène conforme au désir patriarcal, le vieillissement dans « Les Langues de pute »), et toutes les autres (« C'est les hormones Simone »).

J'aime la poésie d'Anne Sylvestre, sa posture, sa vivacité, ses combats. Auteure, compositrice, interprète, elle a composé une galerie de personnages, les a chantés de sa drôle de voix blessée, presque trop forte, avec des mots ciselés, des rimes à l'ancienne. En 2018, je lui proposais de réfléchir à un livre pour remettre les pendules à l'heure. Elle a dit oui, « mais pas une bio, ça n'a aucune utilité ».

Nous avons commencé avec un sommaire un peu tordu : « La question du nez », « Comment je suis allée une seule et unique fois chez Maritie et Gilbert Carpentier », « Un Sicilien débarque », « Je ne fais pas la gueule, je me marre » et, surtout, le chapitre essentiel à ses yeux : « Tout est dit dans mes chansons ». Puis il y a eu la vie, un peu de maladie, un peu d'hésitation, et l'arrivée soudaine et massive de la « distanciation sociale ».

Anne Sylvestre a imaginé des fables. Des poèmes qui se concluent par une morale, tout en discrétion tant elle est légère. La chanteuse a, écrit-elle en 2003 dans *Les Chemins du vent*, toujours essayé d'être « *le petit caillou dans les lentilles* », ajoutant : « *J'ai pris les chemins du vent / Et j'ai croisé en route / Toutes sortes de vivants / Qui doutent / Toutes sortes d'imprudents / Qui m'ont fait une fête / Leur insolence les rendant / Prophètes.* »

Évidemment, au bout du compte, ça fait du monde, ça fait beaucoup de prophètes, ça forme des dentelles de doutes, des écharpes de larmes, des empilements de douleurs, et on en rit ensemble, avec Anne, qui sait trouver les points faibles des « tricheurs », des « gros producteurs », des bourges, des couillons et des persécuteurs diplômés. Et moi, ça m'a plu.

Anne Sylvestre a résisté au cancer, à la mort de son petit-fils au Bataclan. En octobre 2020, après un concert, le dernier, à Vannes, pour le festival « Les Émancipés » dont le nom lui plaisait tant, elle avait constitué une belle tablée de copains bretons dans le restaurant réservé aux artistes – la jauge de la salle était réduite de moitié, toute restauration publique interdite. Au *catering*, Anne, déjà physiquement affaiblie, avait commercé joyeusement, elle n'avait pas peur. On n'est pas obligé de faire comme tout le monde.

Elle était cette magnifique amoureuse du *Partage des eaux*, cette explosion de désirs, dont « les gestes barrières » nous disent qu'ils seraient sournoisement contagieux. Et pourtant : « *Larmes salées, baisers mouillés / La vie est là comme une houle / Tout effrayée de s'y noyer.* »



## Nos impedimenta

On a tous nos humiliations. De 1 à 10 sur l'échelle de la douleur. Une blessure fondatrice : un truc de travers, une inconvenance, une couleur de peau, des familles disloquées, un viol, des guerres meurtrières, un exil, un strabisme. Pour ma part, la scène mère se joue avec une institutrice en blouse, Mme Juillet, de celles qui vous trouvent nul·le·s, idiot·e·s, sans avenir tracé, une espèce nuisible.

Ma mère travaille à la Poste. Elle fait des heures supplémentaires : à la fermeture des bureaux, elle aide les émigrés, travailleurs et illettrés, à remplir les mandats expédiés au bled pour nourrir les familles. Il y a dans ma classe de cette école de campagne de l'Oise, Chantal, la fille du gendarme. Elle a une natte, c'est déjà une enfant sûre de son bon droit. J'ai deux nattes, mais je suis timide, et déjà j'appartiens à la tribu des gens qui doutent.

La voici, se retournant et chuchotant avec un mauvais sourire : « Ta mère, elle couche avec les Arabes. »

Elle est un rang devant moi. Je tire sa tresse bien grasse. Je n'ai pas l'habitude, je ne sais pas coller des baffes, ni même réagir aux agressions verbales. C'est soudain, maladroit, et ça soulage.

Ma mère est fille mère, comme ils disent. Elle a rencontré mon père, un Portugais étudiant en ingénierie textile, à Mulhouse. Il est reparti sans nous emmener, entre autres parce que le Portugal vit alors sous le joug de Salazar, le fasciste, censeur, assassin, à la morale pesante. Les familles bourgeoises du Nord du Portugal emploient des bonnes habillées en robes noires et tabliers blancs. On couvre les meubles cirés de napperons en dentelle, et on ne tolère pas la liberté sexuelle.

Mon grand-père français, inspecteur des impôts qui terrorise les tenanciers de cafés-tabacs à coups de contrôles impromptus, est partagé entre son admiration pour Pétain – il faudra encore une génération avant que le souvenir du Maréchal ne s'estompe – et sa terreur de l'invasion ennemie. Il a vécu deux guerres. Il dort avec des pyjamas rayés, sans le faire exprès. C'est moi, plus tard, qui établirai un lien inconscient. La nuit, il fait des cauchemars, il crie des mots d'allemand et se réveille en hurlant « les Boches sont là ». Sa femme, ma grand-mère, dit qu'il n'a pas été très courageux pendant la dernière guerre, qu'il a un moment disparu et laissé partir sa famille sur les routes de l'exode, seule.

Parfois, mon grand-père tient des discours étranges, pour moi qui suis enfant. Il parle de moi :

« Non seulement elle n'a pas de père, mais en plus, il est étranger. »

J'aime ma mère parce qu'elle aime les étrangers. Plus tard, je m'enfuirai loin.

Coucher avec des Arabes n'est pas une infamie. L'infamie, c'est la morgue, le mépris de l'idiote à la natte propageant comme un vent mauvais ce qu'elle a entendu chez ses parents. Elle hurle, m'accuse. « Au coin », aboie en retour Mme Juillet. J'explique : « Elle a dit que... » « Au coin », elle me tire par l'oreille et ajoute, haut et fort : « De toute façon, avec les filles qui n'ont pas de père, c'est toujours comme ça... » Je vais mariner au fond de la classe jusqu'à la fin des leçons de l'après-midi.

Bien sûr, je souffrirai des répliques assez constantes de cette humiliation constitutive. Mais j'en ferai aussi un chemin de vie, politique, révolté, voyageur. Et Dieu sait qu'elles m'auront touchée, ces chansons de Serge Gainsbourg qui porta l'étoile jaune avant d'épouser Jane B. et de faire du reggae, et celles aussi d'Anne Sylvestre qui surent rétablir les femmes dans leurs droits !

Ne croyez pas que ce soit fini. Elles le savaient bien, ces artistes au poing levé : Juliette Gréco, ennemie viscérale du Front national ; Barbara, au chevet des malades du sida et des prisonniers ; la jeune Diam's nettoyant de son kärcher à mots une France aveugle à ses banlieues et à ses talents. Et puis ceux-là qui ne sont pas racistes, défendent les sans-papiers, mais se figent au mot « homosexuel » et n'ont jamais permis à Juliette Gréco de dire son amour pour Françoise Sagan.

Ce n'est pas fini. Les comptes ne sont pas réglés depuis le temps de l'esclavage ou des empires coloniaux, la guerre d'Algérie continue de nourrir les contrôles au faciès et Daesh entend soumettre tout ce qui résiste à sa croisade mortifère. Tellement de choses couvent sous le poids des préjugés, mais « ça ne se voit pas du tout », comme écrivait Anne.

Anne Sylvestre eut un père collabo et perdit son petit-fils au Bataclan. Ma fille a détesté l'école. Et moi, grâce à une de ses chansons, j'ai découvert un mot nouveau, « impedimenta » : tous ces poids lourds, ces bardas dans nos valises susceptibles de nous entraver à vie, ces généalogies qui ne sont plus des arbres « mais des forêts ».

## Table des matières

1. Le phrasé du rire . . . . .	11
2. Nos impedimenta . . . . .	17
3. Le dessous des cartes . . . . .	21
4. L'aveu . . . . .	33
5. Rue de la Réunion. . . . .	41
6. Reconstruction . . . . .	63
7. Les débuts en chanson . . . . .	73
8. Tout est dit dans mes chansons. . . . .	93
9. Le regard de l'homme. . . . .	109
10. Combattante de fond . . . . .	127
11. Réhabilitation des <i>Fabulettes</i> . . . . .	141
12. Le Bataclan . . . . .	163
13. <i>Bêtes à bon Dieu</i> . . . . .	183
14. <i>Alea jacta est</i> . . . . .	203
Remerciements . . . . .	213
Chansons citées d'Anne Sylvestre . . . . .	215
Dicographie. . . . .	218

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

